

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Classe Quinze

De Gabriel COUBLE

Synopsis :

Nous sommes en décembre 1914 et Marius, qui aura vingt ans en 1915 (classe 15), reçoit sa lettre de mobilisation. Il passera sa vingtième année sur le front.

Il ne part pas la fleur au fusil, ni avec la peur au ventre, mais par loyauté envers ses aînés, déjà au combat, notamment son frère Lucien. La peur, c'est pour ceux qui restent : son père, sa mère et Marie, sa petite amie.

Personnages :

Marius – 19 ans et demi. Tisseur.

Le Père – Jean-Marie. 59 ans. Tisseur.

La Mère – Françoise. 55 ans. Brodeuse.

Marie – 19 ans. Fille de l'épicier. Amante de Marius.

Personnage évoqué :

Lucien – 24 ans, frère aîné de Marius. Mobilisé dès août 1914, en tant que réserviste.

Costumes : *Marius et Le Père sont en bleu de travail, usés mais propres.*

Durée : *30 minutes.*

Scène 1

La scène se passe chez une famille de tisseurs, dans un village des Monts du Lyonnais. Nous sommes Jeudi 10 décembre 1914, fin de matinée.

La mère arrive avec un panier rempli de linge. Elle appelle.

LA MERE - Marius !

Pas de réponse.

LA MERE - Marius !

Marius arrive.

MARIUS - Oui ?

LA MERE - J'ai trouvé des crottes de souris sur les draps propres. Il faudrait vérifier tes pièges.

MARIUS - Mes pièges, mes pièges...

LA MERE - On a dit que c'est toi qui t'en occupe, pendant que ton frère n'est pas là. Tu sais bien que moi, attraper des souris prisonnières dans une cage, c'est au dessus de mes forces, et ton père, il a d'autres choses à penser. Et Lucien, il les vérifiait tous les jours, les pièges.

MARIUS - Je sais, mais moi non plus je n'ai pas que ça à penser. J'ai le métier qui tourne. J'ai un fil qui a cassé trois fois ce matin. Et puis ces pièges, ils sont trop gros, on ne peut pas les mettre là où il faudrait vraiment.

LA MERE - C'est mieux que rien. Avec un chat qui ne fait que roupiller, et qui ne bouge pas le petit doigt quand une souris lui passe sous le nez.

MARIUS - C'est sûr. Par contre, j'ai vu une nouvelle sorte de piège, chez l'épicier. Ça vient des Amériques. C'est une planchette avec un bras en fer à ressort qui s'abat sur la souris, d'un coup.

LA MERE - Et tu crois que c'est plus efficace ?

MARIUS - Ça à l'air. Tu sais, les américains, ils ont plein de souris chez eux. Infestés, ils sont. S'ils ont inventé ça, c'est que ça doit bien marcher. Et eux, ils ne font pas de détail, pas des pièges qui attrapent les souris vivantes, que tu ne sais pas quoi en faire. Non, avec eux, c'est plus radical : paf ! La souris y passe à tous les coups. Comme à la guillotine. Je me demande d'ailleurs comment on n'y a pas pensé avant, nous, les français.

LA MERE - Tu es bien au courant de la chose ?

MARIUS - Depuis que Lucien est parti, que c'est moi qui m'occupe des souris, je m'intéresse...

LA MERE - Et ça coûte cher cet engin ?

MARIUS - Même pas un franc pièce. C'est tout petit. C'est fait pour une souris.

LA MERE - Ça ne sert qu'une fois ?

MARIUS - Non, une fois la souris prise, tu l'enlèves, et tu recommences. Il suffit de réamorcer le système et de remettre un bout de fromage. Quoique, si ça se trouve, elle n'a même pas le temps, la souris, de l'attraper, le fromage.

LA MERE - Ma foi, si tu penses que ça peut faire l'affaire, va en prendre un, pour essayer.

MARIUS - Ce qui serait bien, c'est d'en mettre un, de piège, dans ta réserve à linge, et un autre dans l'atelier.

LA MERE - Si tu veux, prends en deux alors.

MARIUS - Alors j'y vais de ce pas.

Il sort.

LA MERE - C'est bien la première fois qu'il va volontiers chez l'épicier...

Scène 2

Arrive le père

LE PERE - Pas de courrier ce matin ?

LA MERE - Non.

LE PERE - Treize jours qu'il n'a pas écrit.

LA MERE - Quatorze.

LE PERE - C'est qu'il doit être... occupé alors.

LA MERE - Tu veux dire, en premières lignes.

LE PERE - Ou que les lettres sont plus longues à venir.

LA MERE - Les Guillaume en ont reçu une, hier.

LE PERE - Ah oui ?

LA MERE - Oui. Des nouvelles pas forcément bonnes, mais rassurantes quoi.

LE PERE - Qu'est-ce qu'il dit ?

LA MERE - Je ne sais pas dans le détail. Qu'il a passé dix jours au front. Qu'il est au repos. Qu'il a froid. Que tout va bien. Sauf qu'il n'y aura pas de permission pour Noël...

LE PERE - Ça, je te l'avais dit.

LA MERE - Quand je pense que cette guerre devait être rapide.

LE PERE - J'en discutais avec le maire. Il disait que la guerre est partie pour durer. Les armées se sont enterrées dans des tranchées et ne bougent plus, ou de quelques mètres en quelques mètres.

LA MERE - Et bien, ils ne sont pas arrivés.

LE PERE - Déjà quatre mois. Avec ça, les commandes qui baissent... Lyon se garde le travail. Ils se servent d'abord et nous, à la campagne, on ne récolte que les miettes.

LA MERE - Tu es passé chez les Raumier ?

LE PERE - Non, pas encore.

LA MERE - Tu iras ?

LE PERE - Oui. Mais sûre que tu ne veux pas venir avec moi ?

LA MERE - Non, ça me donne trop le cafard de me dire que ça pourrait être nous, qui perdons un fils.

LE PERE - Je sais bien.

LA MERE - (*Pour changer de sujet*) Dis donc, tu n'a pas de crottes de souris sur tes métiers ?

LE PERE - Non.

LA MERE - Parce que j'en ai trouvé dans la buanderie.

LE PERE - Il faut mettre des pièges.

LA MERE - Oui, Marius est allé en acheter deux de plus.

LE PERE - Il n'en avait plus ?

LA MERE - Soi disant, ceux qu'on a ne valent rien. Il en a vu des nouveaux, qui viennent d'Amérique.

LE PERE - Celui là, il va toujours chercher mieux que ce qu'il a. Il lui a écrit, à son frère ?

LA MERE - Je ne sais pas.

LE PERE - Il m'avait dit qu'il le ferait.

LA MERE - Il est resté sur ses métiers toute la matinée.

LE PERE - Je sais. Ce n'est pas une raison.

Scène 3

Scène muette : rencontre entre Marius et Marie, comme si c'était leur première rencontre. Peut être jouée sur le mode burlesque.

*Marius arrive chez l'épicier.
C'est Marie qui le reçoit, l'attend.
Sourires,
Regards langoureux et amoureux de Marius,
Il lui demande un piège à souris.
Elle le lui donne.
Marius montre qu'il ne sait pas s'en servir.
Elle lui explique comment ça marche,
Prend un bout de pain, le pose sur la planche, arme le piège...
Marius joue la souris avec sa main, fait mine de flairer la nourriture et de se faire prendre le doigt,
Elle le libère du piège,
Lui prend la main, la caresse comme pour la soigner,
Ils se tiennent par les mains, les yeux...
Ont l'air soudain dérangés par un bruit, quelqu'un qui vient
Ils se séparent,*

Marius s'en va en souriant à Marie.

Scène 4

La mère seule.

Arrive le père, avec un pli à la main.

LE PERE - Tiens, on a reçu ça.

LA MERE - Qu'est-ce que c'est ?

LE PERE - Regarde.

Elle hésite à prendre le papier officiel. Commence à se décomposer, pense à une annonce de décès. Enfin, elle déchiffre un nom...

LA MERE - Marius ?

LE PERE - Oui, Marius

LA MERE - J'ai eu peur. Recevoir un papier officiel, j'ai cru que...

LE PERE - Lis.

Elle lit.

LA MERE - Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE PERE - Ça veut dire que sa classe est appelée.

LA MERE - Non, c'est pas vrai ? Pas lui !

LE PERE - Si.

LA MERE - Pas lui, Jean-Marie, pas lui.

LE PERE - On n'a pas le choix. Il fallait s'y attendre. C'est la procédure qui suit son cours.

LA MERE - Mais, il n'a pas vingt ans.

LE PERE - C'est écrit : "classe recrutée par anticipation dans l'alerte de la prolongation de la guerre".

LA MERE - Alors c'est ça ? On va donner nos deux garçons ? Le premier parce qu'il était réserviste et le second parce qu'il a tout juste vingt ans ?

LE PERE - Oui, c'est comme ça. On n'a pas le choix.

LA MERE - Arrête avec tes "on n'a pas le choix". Alors on fait des enfants et on n'a pas le choix de les laisser vivre ? On n'a pas le choix de les protéger, de leur apprendre à aimer son prochain, à être bon et juste ? Et on n'a pas le choix de les laisser partir à la guerre ?

LE PERE - Il fallait s'y attendre. Je te l'ai dit, la guerre est partie pour durer.

LA MERE - Ce n'est pas vrai ? Ah ! (*Elle grimace*) Jean-Marie ! Qu'est-ce que j'ai ? (*Elle se tient le ventre comme s'il se déchirait de l'intérieur*) Ah !

LE PERE - Françoise !

LA MERE - Ce n'est pas possible. Dis-moi que ce n'est pas possible.
Jean-Marie l'aide à s'asseoir.

LA MERE - Et ils disaient que ça n'allait pas durer. L'affaire de quelques jours, quelques mois tout au plus. Qu'il fallait envoyer beaucoup d'hommes simplement pour faire peur, pour obtenir la paix. Tu parles ! C'est bien la guerre qu'ils voulaient, qu'ils préparaient.

LE PERE - On le sait tout ça.

LA MERE - Et combien sont morts ? Le fils Raumier, le fils Giraud, le fils Marcon... Et qui d'autre après. Le nôtre de fils ? Les nôtres ?

LE PERE - Il a trois mois d'instruction avant de partir. Avec un peu de chance...

LA MERE - Quand son frère a eu deux ans. Maintenant, en trois mois ils en font des soldats. Des gosses de vingt ans.

LE PERE - Calme toi. Marius va arriver. Tu vas l'inquiéter avec tes cris

LA MERE - Comment veux-tu que je ne crie pas. On me prend mes deux fils et tu veux que je dise merci ?

LE PERE - On le savait qu'il allait partir.

LA MERE - Pas comme ça, pas déjà... Ah !

Scène 5

Arrive Marius.

LE PERE – Marius.

MARIUS - Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Maman ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

LE PERE - On a reçu ça pour toi.

MARIUS - Qu'est-ce que c'est ?

LE PERE - Ta convocation.

MARIUS - Ma quoi ?

LE PERE - Tu dois être lundi à la caserne.

MARIUS - (*Il parcourt le papier*) Lundi tu dis ?

LA MERE - Mon chéri.

LE PERE - Dans deux jours.

MARIUS - Et les autres, de la classe, aussi ?

LE PERE - Surement, oui.

MARIUS - Dans la même caserne ?

LE PERE - Pas forcément.

MARIUS - Faut que j'aïlle voir Pierrot... et Antoine... S'ils ont reçu... aussi.

LA MERE - Tu n'iras pas, dis ? Tu ne vas pas y aller ?

LE PERE - Françoise !

LA MERE - Tu ne vas pas répondre au premier coup de sifflet ?

MARIUS - Maman, je ne sais pas... Si... comment veux tu ?

LA MERE - Ce n'est pas possible. Jean-Marie, dis-lui que ce n'est pas possible.

LE PERE - Françoise !

MARIUS - Il faut que j'y aïlle. Comme Lucien. C'était prévu de toute façon.

LA MERE - Je ne croyais pas que ça allait arriver. Pas si vite.

MARIUS - A force d'attendre... Le plus tôt sera le mieux.

LE PERE - Tu as raison.

LA MERE - Alors on ne te reverra plus.

MARIUS - J'aurai des permissions.

LA MERE - Tu auras des permissions.

LE PERE - Il aura des permissions.

LA MERE - Des permissions.

MARIUS - Oui, des permissions.

LA MERE - Des permissions.

MARIUS - Maman !

La mère ne répond plus, complètement abattue.

MARIUS - Tu crois qu'il y en aura pour longtemps ?

LE PERE - Je ne sais pas, petit, je ne sais pas. Mais j'ai peur que oui. Quand ton frère est parti, on croyait que ça n'allait pas durer, que ça n'allait même pas commencer. Et puis, tu vois où ils en sont. Ça n'avance plus. Chacun reste sur ses positions.

MARIUS - On va les déloger, les boches. Et on la reprendra, l'Alsace Lorraine.

LE PERE - Si tu le dis.

MARIUS - Je vais voir Pierrot, s'il est affecté à la même caserne.
LE PERE - J'espère pour toi que vous serez plusieurs du village à rester ensemble.

Marius sort.

Scène 6

LA MERE - On me l'avait dit qu'élever des enfants, c'est pour les voir partir, que c'est dans la logique des choses. On me l'avait dit qu'avec le vingtième siècle, tout irait plus vite, ils partiraient plus tôt. On me l'avait dit qu'ils seraient plus grands, plus beaux, plus forts.
On m'avait dit aussi qu'ils iraient à travers le monde, que les frontières n'existeraient plus. On m'avait dit qu'ils vivraient dans la paix parce que la guerre deviendrait inutile. On m'avait dit que nos enfants seraient des héros parce qu'ils accompliraient de grandes et belles choses.
Et quoi ? Voilà leur avenir, leur grande destinée, mourir au champ d'honneur ? Ou vivre et perdre leurs plus belles années à tenir un fusil ? Commencer leur vie d'homme en combattant, en tuant ?
Et moi, hocher de la tête ? Et moi, accepter de le voir partir ? Qu'est ce qu'il croit ? Que c'est une partie de rigolade ? Il va partir avec ses conscrits, ses copains, ils vont bien rigoler, bien s'amuser... Et puis quand ils y seront, là-bas...

LE PERE - Il fera comme les autres, il attendra que ça passe. Et puis quoi, c'est son devoir. Le pays est attaqué. On ne peut pas rester sans rien faire.

LA MERE - Son devoir ! Bien sûr : « la patrie en danger ! » A croire que c'est dans notre nature d'obéir, ramper, se soumettre. C'est comme quand les canuts se sont révoltés, à Lyon. Qui est-ce qu'ils sont venus trouver pour travailler à leur place ? Nous, à la campagne, parce qu'on est calme, docile... Et maintenant qu'il faut se battre, ils nous envoient à la guerre, et on ne dit rien. On obéit, comme toujours. Parce que c'est notre devoir.

LE PERE - Ça n'a rien à voir. Aujourd'hui, il s'agit de la France. Il ne s'agit pas que chacun sauve sa peau. Il s'agit de servir sa patrie.

LA MERE - Aujourd'hui, ce sont nos enfants de vingt ans, et demain ? Ceux de dix-neuf, dix-huit, dix-sept ? Jusqu'à quel âge faudra t'il aller ? Quinze ans, dix ans ?

LE PERE - Dis pas de bêtises, on prendra d'abord les plus âgés, comme moi. Si je pouvais y aller à sa place...

- LA MERE - Un doigt ! Qu'il se coupe un doigt ! L'index droit. C'est avec lui qu'on appuie sur la gâchette du fusil non ?
- LE PERE - Tu es folle !
- LA MERE - Je suis sûre qu'il y en a qui le font. Si tu n'oses pas, je le ferai moi. Je préfère un fils mutilé que mort.
- LE PERE - Tu crois qu'ils ne comprendront pas ? Un gars qui se coupe un doigt la veille de partir au front. Ce n'est pas une dispense qu'il aura. Ce sera le trou, pour désertion et refus de combattre. Et quand il sera guéri, il sera affecté aux pires endroits...
- LA MERE - Alors j'irai me coucher sur les rails du train qui doit l'emmenner. Ce sera moi ou eux.
- LE PERE - Et après ? C'est la guerre qu'il faut arrêter, pas un petit train de campagne. Et pour arrêter la guerre, il faut la faire et la gagner.
- LA MERE - Alors on n'a pas le choix c'est ça. On doit se soumettre.
- LE PERE - Son frère ne s'est pas débiné, lui. Tu crois qu'il apprécierait que Marius fasse tout pour ne pas y aller ?
- LA MERE - Qu'est-ce qu'il nous reste alors ? Prier ?
- LE PERE - Oui, prier, c'est tout ce qu'il nous reste.
- LA MERE - (*en pleurant*) Et qui s'occupera des pièges à souris ?

Scène 7

Scène muette.

*Noir,
Bruits de l'orage et de la pluie,
Au loin, des cloches sonnent la fin de la messe.
Quelqu'un court se mettre à l'abri de la pluie.
Une allumette brûlée,
Une bougie allumée,
On distingue le visage de Marius,
Il se déplace avec la bougie qu'il tient du bout des doigts,
Il rejoint le visage de Marie,
Ils se rapprochent,
Tous les deux dans le halo de la bougie,
Ils sont tout près l'un de l'autre,
La bougie s'éteint.
Noir.*

Scène 8

Le père, seul.

LE PERE - Marius, tu vas partir
Et peut-être ne jamais revenir
Qu'est-ce qu'un père peut dire à son enfant ?
A son fils
Sinon qu'il l'aime
T'ai-je dit déjà "je t'aime" ?
Non, je ne crois pas
Quelle connerie la guerre
Si je pouvais y aller, j'irais bien à ta place
Déjà tant de morts
Et ton frère qui court aussi au milieu des bombes
Survivant
Rescapé
Miraculé.
Deux fils
Mes deux soleils
Voilés, masqués, dans le brouillard, si loin
Vous n'êtes bons qu'à faire un bec de gaz dans le lointain
Si fragiles.
Et toi
Si jeune
Avec toute la vie devant toi
Vingt ans
Et si tu meurs, comment je pourrai encore vieillir ?
Mourir est une chose, mais vieillir
Avec cette image du soleil disparu
Dans le noir
A jamais
Quelle connerie la guerre.

Scène 9

Arrive Marius

MARIUS - Papa.

LE PERE - Oui fiston.

MARIUS - J'ai pas voulu le montrer, parce que maman n'aurait pas compris. Mais en un sens, je suis content de partir.

LE PERE - Toi ?

MARIUS - Je ne sais pas si j'aurais pu attendre encore six mois. De toute façon ça serait arrivé. La guerre, elle n'est pas prête de finir. Et de savoir Lucien là-bas, dans les tranchées. Je ne supporte pas de rester ici, à ne rien faire. C'est presque un devoir envers lui, une loyauté. Il n'y a pas de raison... Si je pouvais le remplacer. Qu'il revienne se reposer.

LE PERE - C'est ton frère aîné. C'était à lui d'y aller. Toi, tu restes avec nous.

MARIUS - Plus maintenant.

LE PERE - Plus maintenant, non. Tu as vingt ans.

MARIUS - Tu vas voir, on va les bouffer, les boches. Ça ne va pas durer éternellement.

LE PERE - Ce que ta mère craint, et moi aussi, c'est que ce soit votre absence, à toi et ton frère, qui dure éternellement. Tu comprends ?

MARIUS - Ne t'inquiète pas.

LE PERE - Je préfère que tu partes avec ce sentiment : que tu sois content de partir. Mais ne crois pas que ce sera une partie de rigolade. De toute façon, ils vont te l'apprendre. Tu le verras bien assez tôt.

MARIUS - Tu sais, avec les lettres de Lucien, et tout ce qu'il m'a expliqué avant de partir, c'est comme si j'y étais déjà.

LE PERE - Tu vas prendre le train, traverser la France... Rencontrer des gens de tout le pays, et même d'ailleurs ; des anglais tout blancs, des africains tout noirs, que sais-je encore... Moi, je n'ai pas fait la guerre, je ne suis jamais allé plus loin que Lyon ou Clermont-Ferrand, alors, qu'est ce que je pourrais t'apprendre ? Je t'ai appris le métier à tisser, c'est tout ce que je sais faire.

MARIUS - Je sais Papa, je sais. Mais ne t'inquiète pas. Quand tout ça sera fini, je reprendrai les métiers. J'ai plein d'idée pour le tissage. Tu verras, on se mettra aux métiers mécaniques.

LE PERE - Oui, on verra.

Fin de l'extrait.